



La maison où est né le contre-amiral Sampson, "Mormon Hill", à Palmyre, New York.



CONTRE-AMIRAL WILLIAM T. SAMPSON.



Les deux enfants et le chien du contre-amiral Sampson.

LE CONTRE-AMIRAL WILLIAM T. SAMPSON

5a Carrière.

Le contre-amiral Sampson qui commande la plus forte des flottes américaines, est une des personnalités les plus intéressantes qu'il soit possible de connaître.

Comme il arrive à nombre d'hommes dans tous les pays, le brillant officier américain ne doit sa haute position qu'à son mérite personnel.

Le contre-amiral Sampson est né à Palmyre, comté de Wayne, New York, le 9 février 1840. Il a quatre ans de moins que le commodore Winfield Scott Schley qui, lui aussi, commande une de nos flottes dans l'Atlantique.

Le père de Sampson était un homme appartenant à la classe industrielle; et l'amiral débuta dans la vie dans de très humbles conditions. Il fut élevé aux écoles publiques, et de bonne heure, par son application au travail, laissa deviner qu'un brillant avenir s'ouvrait devant lui.

En 1857, Sampson en qui sommeillait le marin, se fit recevoir à l'école navale d'Annapolis; et quatre ans plus tard, il termina de brillantes études à la tête de sa classe.

Quand éclatèrent les hostilités entre le Nord et le Sud, il prit du service à bord d'une frégate, le Potomac, en qualité de maître. Sa conduite au début de la guerre fut telle, qu'en 1862 il gagna ses premiers galons.

En 1865, il reçut l'ordre de pénétrer dans le port de Charleston que les Sudistes avaient miné. Sampson choisit le navire qui lui plaisait le plus et commença hardiment sa périlleuse tâche.

Tout à coup, la garnison de Charleston fit pleuvoir boulets et bombes sur le navire. Sampson voyant le danger auquel étaient exposés ses hommes, leur commanda de s'abriter derrière une cuirasse de fer qu'ils avaient installée, et lui, demeurant seul sur le pont, surveillant les travaux. Pendant un instant le feu de l'ennemi cessa pour recommencer peu de temps après plus nourri qu'avant, et une bombe venant à éclater sur le pont du navire incendia celui-ci. Sampson échappa à la mort miraculeusement; mais il fut lancé dans l'air à une distance de cent pieds.

Sampson est considéré un génie naval. Sur la question de l'armement des navires, sa parole fait loi. C'est lui et le lieutenant Joseph Strauss qui firent adopter au gouvernement américain le système des tours doubles de leur invention, qui sera mis en pratique sur le Kearsage et le Kentucky.

L'amiral s'est marié deux fois. Il épousa d'abord Mlle Marguerite Aldrich en 1862, et en eut deux filles; l'une mariée au Lieutenant Roy C. Smith; l'autre à l'enseigne R. H. Jackson.

En secondes noces, il épousa Mlle Mary Burling qui lui donna quatre enfants, deux desquels sont représentés plus loin.

Elle serait longue et brillante, la carrière du contre-amiral Sampson, s'il nous fallait la retracer ici, même à grands traits. Comme tous les grands hommes, d'un la vie privée, Sampson est d'une simplicité extrême. Bien que rigide dans l'exécution de tout ce qu'il considère le devoir, il n'est cependant jamais arbitraire, et ne fait jamais sentir sa supériorité. Doux, humble, aimant, Sampson possède toutes les qualités, toutes les vertus qui élèvent l'homme.

PENSEES.

Dieu fait dans la faiblesse de l'homme ce qu'il veut. C'est dans les grands périls qu'éclatent le grand courage.

Il ne fait rien comme les autres.

FANTAISIE

Un fier original, mon ami Jim Smiley, qui prépare, pour la Revue Internationale de Musique, son Traité de l'immortalité de l'âme des violons!

Il ne fait rien comme les autres! Il assiste aux messes de mariages, en noir des pieds à la tête, un crêpe au chapeau, pleure comme un jeune parent du Beauf gras et, à l'issue de la cérémonie supplie les nouveaux époux, avec des serrements de mains émus, d'agréer l'expression de ses sincères condoléances. Aux enterrements, il s'illustre de vestons aux nuances printanières, "cuisse de président ému" ou "gorge de demi vierge surprise", d'une adorable fantaisie; une fleur à la boutonnière, l'air radieux d'un épicière promu officier d'académie, il risque des mots plaisants sourit au Dies iræ, se tord pendant l'absoute, et va congratuler ensuite chaleureusement les parents du défunt. Au théâtre ou au restaurant, il s'affuble d'une livrée de l'arbin, afin, dit-il, de ne pas être confondu avec les employés de contrôle ou les maîtres d'hôtel, qui sont en habit — ce pourquoi il les appelle des frac-totums. — Il ne fait rien comme les autres!

S'il se repait solitairement, aux banquets de Laveur, infortuné convive, aucune considération ne saurait l'empêcher d'inaugurer la réfection de son étrange estomac par une "copieuse rincette", suivie d'un "pousse-café", après lequel viennent, dans l'ordre, le café, les légumes et les pommes sautées au biftack (sic). Il clôture ce festin par un joli petit potage au vermicelle; alors, satisfait, il s'accorde une absinthe, qu'il confectonne à l'aide d'un compte-gouttes et avec de l'eau très chaude. — Il ne fait rien comme les autres!

S'il dîne en ville, Jim Smiley terrorise ses hôtes par mille inconvenances inédites. Lui fait-on observer qu'il prend le pain de son voisin de droite et boit le vin de son voisin de gauche? Il se confond en excuses et, pour réparer ses torts, englutit le pain du voisin de gauche, et vide d'un trait le verre du voisin de droit. Si par imprudence, on l'a placé auprès d'une dame un peu maigre, il demande à opérer des fouilles dans le corsage de celle-ci, certain, affirme-t-il d'y trouver deux salières. A la fin du repas, quand on apporte les rince-bouche, il interpelle les domestiques et réclame du savon avec insistance. — Il ne fait rien comme les autres!

Dans la rue Jim Smiley à jeun affecte volontiers les allures d'un homme ivre; mais si, d'aventure, il est réellement éméché, il marche avec la rigidité vaucansonnière d'un automate. Bien entendu, il sort sans plus de manteau que le pudibond Joseph par des températures froides comme le jeu de M. Worms, se couvre d'une épaisse pelisse par un temps aussi chaud que l'accueil fait à Cyrano de Bergerac, s'arme d'une canne s'il pleut à verse et porte un parapluie grand ouvert si le ciel est d'une pureté à rendre les deux points au fond du cœur d'un candidat à la députation. — Il ne fait rien comme les autres!

...J'étais depuis quelque temps sans nouvelles de ce doux maniaque, quand je rencontrai, hier, un de nos amis communs. — Que devient Jim Smiley, demandai-je. Continue-t-il à ne rien faire comme les autres? — Jim Smiley? Plus fou que jamais, mon cher! Figurez-vous que ce toqué maintenant, paye les notes de son tailleur.

UNE HISTOIRE DE GENTILHOMME.

J'ai eu l'honneur de connaître jadis un gentilhomme poitevin, homme aimable et bien élevé, riche et suffisamment bien tourné, qui, avec tout ce qu'il faut au monde pour être heureux, ne rencontra jamais le bonheur.

Ce galant homme possédait, je ne dirai pas un défaut, encore moins un vice; c'était quelque chose de bien plus grave: il était affligé d'une disgrâce assez singulière: il ne savait pas discerner de quel côté venait le vent.

De prime abord on se rend difficilement compte de l'effet qu'une aussi naïve ignorance peut produire sur une destinée. M. de la Tour-Villiers en fit la triste expérience.

En sortant du collège de Poitiers, où il avait fait d'excellentes études, il fut présenté dans le monde; son apparition fit même sensation.

A Poitiers, comme partout où il y a des demoiselles à marier, un jeune monsieur titré et riche ne laisse pas de produire un certain effet.

Pendant quelque temps, tout allait pour le mieux dans la meilleure des petites villes, lorsque M. de la Tour-Villiers fut invité à aller chasser chez un châtelain de son voisinage; quelques jours échappés du Limousin avaient fait invasion dans la patrie du célèbre Jacques du Fouilloux, grand chasseur devant l'Éternel et grand maître en l'art d'écrire et de deviser sur faits de vénerie.

Le matin, on distribua les places, en recommandant aux chasseurs d'appuyer à gauche ou à droite, dans le cas fort probable où le vent viendrait à tourner.

— Mais, demanda le jeune M. de la Tour-Villiers à son hôte, comment pourrai-je savoir si le vent change? — Le châtelain ouvrit des yeux gros comme ceux d'un bœuf, regarda le naïf jeune homme avec une admiration émerveillée, et lui répondit: — Ne vous inquiétez pas, cher ami, votre cœur vous le dira.

Le chasseur novice se demanda bien ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le vent et son cœur, mais il était à un âge où les choses les plus sérieuses traitent le cerveau en hôtel garni et n'y demeurent que le moins possible.

La chasse fut heureuse, on tua deux loups. — Le jeune de la Tour-Villiers a-t-il lui-même demandé quelque chose? — Lui, répondit le châtelain avec mépris, lui tirer! Il ne sait pas seulement d'où vient le vent. — Pas possible! firent tous les chasseurs comme un seul homme.

— Rien de plus vrai, reprit l'hôte, je vais vous le prouver. Le jeune chasseur s'avançait joyeux, le sourire sur les lèvres, maintenant assez dextrement son cheval. Il avait vraiment bonne mine, malgré un affreux vent du Nord sec, froid et coupant comme un couteau, qui lui balayait le visage et lui faisait pleurer les yeux.

— Ah! monsieur de la Tour, s'écria l'hôte, dépêchez-vous, s'il ne vous plait pas d'être mouillé; voici un diable de vent du Sud qui ne nous promet rien de bon. — C'est ma foi vrai, monsieur, répondit le jeune homme, mais je n'ai vu un vent du Sud plus désobligeant.

Les chasseurs se regardèrent stupéfaits et retournèrent la tête, pour rire en gens bien élevés. A partir de ce jour le jeune homme fut toisé et jamais on ne parla de lui sans affirmer que c'était un naïf, qui malgré tout s'argent que ses parents avaient dépensé, ne savait seulement pas d'où venait le vent.

Il demanda une jeune fille de condition en mariage: les parents de la jeune personne étaient amis des siens, les positions, les dots, les convenances s'équilibraient admirablement; on hésita longtemps, enfin le père de la demoiselle s'écria: — Jamais, au grand jamais, dit-il, moi vivant, je ne laisserai ma chère Hortense épouser un monsieur qui ne sait seulement pas d'où vient le vent.

Tout le département de la Vienne admira la sagesse et l'esprit de conduite de ce père prévoyant.

M. de la Tour-Villiers resta garçon et vécut un peu retiré malgré son penchant pour le monde, qui ne le prit jamais au sérieux.

Donnait-il son avis en politique, on souriait; exprimait-il son opinion sur un cheval ou sur un coup douteux de bouillotte ou d'échecs, on souriait; quel fond pouvait-on faire sur l'opinion d'un homme qui ne sait pas même d'où vient le vent?

Il échoua au conseil général, plus tard à la députation: il se rabattit sur le conseil municipal et il échoua plus que jamais, parce qu'on est bien trop avisé pour confier les intérêts d'une ville comme Poitiers à un homme qui ne sait pas même d'où vient le vent.

M. de la Tour-Villiers ne se serait jamais douté de la cause de tant de guignon: si un domestique ivre qu'il venait de congédier ne lui avait répondu: — Ivrogne, moi! eh bien! après... j'aime encore mieux être un ivrogne que d'être comme monsieur, dont tout le monde se moque parce que monsieur ne sait seulement pas d'où vient le vent.

Le maître ne répondit rien, il demeura atterré; un mot lui avait fait comprendre le secret de ses malheurs. Ce fut toute une révélation.

Comme je n'écris pas ici l'histoire de ce gentilhomme, je vais, pour couper au court, raconter en quelques mots sa triste fin.

Il s'exila volontairement et alla habiter à la Basse-Côte, sur le bord de la mer, une propriété qu'une de ses tantes lui avait laissée.

Là il vécut presque seul, lisant tous les livres dans lesquels il supposait trouver la science qui lui manquait, mais aucun livre au monde, même l'Art de s'orienter dans les déserts par l'abbé Prugnot, ne donna la manière d'apprendre d'où vient le vent.

Quand il eut tout lu, M. de la Tour-Villiers prit un grand parti et alla questionner un capitaine au long cours.

— Capitaine, lui demanda-t-il à brûle-pour-point, en mer, comment faites-vous pour savoir d'où vient le vent? — Le capitaine qui ne pouvait pas supposer qu'un homme grave se voulait moquer de lui, prit dans sa bibliothèque un petit pompon blanc fait de plumes d'écuyer, et le lui montrant il lui dit: — On amare ça au premier endroit venu, le plus léger brin de brise le fait frissonner; vous voyez que ce n'est pas malin, et il ne faut pas avoir inventé la poudre pour s'en servir.

Le questionneur humilié fit semblant de comprendre et se retira plus désolé que jamais. Il fit une dernière tentative: un matin il pria un vieux matelot de le prendre avec lui dans son bateau pour faire une promenade en mer, moyennant un bon louis d'or. Le marin ne se fit pas tirer l'oreille.

Quand les deux hommes furent à quatre kilomètres de la côte et que M. de la Tour-Villiers fut bien certain que personne, sauf le marin, ne pouvait l'entendre, il demanda négligemment: — Dites-moi, le Helm, mon ami, comment fait-on pour savoir d'où vient le vent? — Peuh! l'habitude,

— J'entends bien! mais ceux qui n'ont pas l'habitude? — Ils mouillent leur doigt, ceux-là. — Et puis? — Eh bé! il sent la fraîcheur; mouillez votre doigt, tournez-le comme ça, vous ne sentez rien, n'est-ce pas? Tournez-le de l'autre côté, vous sentez la fraîcheur de la brise, pas vrai? Eh bé, c'est que le vent est Nord-Nord-Est.

Le bon gentilhomme suait à grosses gouttes. — C'est, dit-il, qu'en mer je ne sais pas m'orienter. — Pas malin, fit le matelot, le soleil vient de là, c'est le levant, il s'en va là-bas, au couchant; entre les deux, c'est le nord, et le midi est en face.

M. de la Tour-Villiers revint à terre tout songeur. — Tout cela est bel et bien, pensait-il souvent; mais quand le soleil est couché ou qu'il n'est pas encore levé, ou quand le ciel est nuageux, comment peut-on bien faire pour savoir d'où il vient?

Il mourut encore jeune et véritablement bien à plaindre; que fallait-il à ce gallant homme pour être heureux? Bien peu de chose: une giroquette.

La mort de Sylvette

Pauvre Sylvette. Nous qui l'avions vue si fraîche, si gaie jusqu'à la saison dernière; nous qui avions été tous ses succès de comédienne, nous étions maintenant réunis autour de la chaise longue où elle exhalait lentement son âme, sans cris, sans plaintes, dans toute l'inconscience de sa pauvre petite cervelle affaiblie par la fièvre.

Depuis quinze jours, le médecin nous avait dit la fin imminente: d'un jour à l'autre elle pourrait passer.

Dès les premiers symptômes du mal qui l'empêtrait, Pierre avait obtenu, non sans prendre d'infinis ménagements, qu'elle quittât le théâtre. Un soir, derrière un paravent, elle s'était évaporée. Lorsqu'on l'eut rappelée à elle, elle toussa trois fois d'une petite toux brève et sèche, et une petite gouttelette de sang à peine rose perla à ses lèvres. Le lendemain, la Faculté déclara le poumon droit atteint. Le mal empira. C'est alors que Pierre la transporta dans le Midi, dans cette villa où nous étions venus le rejoindre sur la prière qu'il nous en avait faite, Dominique et moi.

Oh! les longues heures mélancoliques à l'ombre des palmiers et des oranges, au bord de la mer infiniment paisible, où les voiles des barques glissaient pareilles à des monnettes légères. Dans le ciel pur, la montagne découpait son arête vive que le soir estompait d'écharpes de brume violette, et, deux par deux, les tourterelles, d'un vol rapide et sinuex, froiaient les épaules brûlantes des pins maritimes.

La douleur de Pierre faisait peine à voir. Il s'ingéniait à distraire sa petite malade et malgré toutes ses inventions il ne parvenait guère qu'à attirer sur ses lèvres un pauvre petit sourire de remerciement qui voulait un peu dire: "Oh! je sais bien, mon pauvre vieil, que tu m'aimes bien, et c'est gentil de ta part, car je suis une amie bien inutile, mais tu n'empêcheras pas que j'aie bien du mal."

Dominique et moi nous cautions de longues heures tandis que Pierre veillait au chevet de Sylvette.

— Vois-tu, me dit un jour Dominique — qui était amateur de réflexions — je ne connais pas de spectacle plus lugubre que celui auquel nous assistons pour l'amour de notre ami, et aussi parce qu'il ne nous déplaît pas tout à fait d'assister aux derniers instants d'une comédienne assez connue et dont on parle encore quel-

quefois dans les journaux. Mais en vérité notre curiosité et notre amitié nous soumettent là à une bien dure épreuve, et moi qui me croyais bien cuirassé contre l'émotion, j'ai eu plus d'une fois ces jours derniers, des larmes pleines les yeux.

— Tu aimes donc Sylvette d'une grande amitié? — Non, mon ami, mais j'estime que les comédiennes ne devraient pas mourir et qu'une divinité véritablement juste et clémentine aurait dû sur ce point leur octroyer un traitement spécial. Pourquoi donc ces êtres, dont le rôle dans la vie est d'ignorer la vie, et d'en simuler pour le plaisir des autres, les joies, les douleurs, les plaintes et les déceptions, sont-ils à un moment donné contraints comme le reste des mortels, à jeter ceux qui ont existé par eux-mêmes, à subir ce petit accident physiologique qui est la mort? Ne serait-il pas raisonnable qu'ils rendissent le dernier soupir "pour de rire", qu'ils "fissent semblant" de mourir, et que le souffle leur soit ensuite rendu, afin de recommencer la comédie? Voilà pourquoi je me lamente, pourquoi je m'émeus. Lorsqu'on voit disparaître un être qui a rempli sa course, ou qui durant les années qui lui furent accordées sur notre planète, s'est abreuvé à toutes les sources vives de la vie, son passé subsiste, lui survit, et l'on sait où porter ses pensées, où prendre ses souvenirs, ses regrets pour l'honneur et le pleurer selon son cœur. Mais le peut-on pour une comédienne. La remèterons-nous davantage dans l'artifice ou dans Don Juan. Pour tout nous le deuil de Dorine ou de Dona Elvire? Cruels problèmes auxquels nous serions nous-mêmes fort incapables de donner une solution.

— Mais il me semble, fis-je observer à Dominique, que notre pauvre Sylvette a fort bien et fort amplement vécu.

— Détrompe-toi me répondit-il. Elle a fait le geste de vivre, ce qui ne revient pas au même. Elle ignore tout de la vie: la haine comme l'amour, la faim autant que la satiété. Et elle va mourir. Dans quel costume la couchera-t-on dans son cercueil? Sera-ce le bonnet blanc de Mariquette que l'on piquera à sa belle chevelure ou le turban de la sultane Roxane, ou quelque autre défroque. Et le public l'oubliera, et Pierre se consolera et nous-mêmes nous nous consolons un peu avant lui.

Le soleil allait tomber dans la mer. C'était l'heure douce et tiède à laquelle chaque soir on portait Sylvette sous les grands arbres de la terrasse.

Dominique et moi lui apportions alors des fleurs qu'elle adorait. Ce soir-là, nous fûmes comme de coutume. Mais, sans doute, la pauvre petite malade sentait qu'il lui fallait se hâter de respirer, et elle saisit avec tant d'empressement la rose que je lui tendais qu'elle se piqua à la tige et poussa un cri.

— Ah! cela pique! — Mais oui. Vous n'avez pas fait attention aux épines... — Aux épines!... Ça a donc des épines, une rose!... Oui, c'est vrai... attendez... je me rappelle... — Et elle fit un effort de sa pauvre mémoire, ou peu à peu tous les souvenirs s'élevaient, puis elle reprit: — Oui, c'est vrai. J'avais un rôle où je disais: "... Il n'y a pas de roses sans épines." Mais je croyais que c'était de rire... Alors, c'est vrai!

— Mais oui, c'est vrai, Sylvette... Tu es une enfant, dit Pierre.

— C'est triste, acheva-t-elle. — Et son regard se perdit au loin sur la mer.

Dominique me fit un signe. Je n'oublierai jamais l'émotion qui m'envahit alors et l'infinie pitié qui m'emplit le cœur à la

pensée de ce petit être qui avait failli quitter ce monde en ignorant que les roses, qu'elle aimait pourtant, ont leur tige garnie d'épines.

Peu de jours après nous avons mis Sylvette au cercueil. Elle est morte en mêlant des bouts de prière et des bouts de réplique d'un de ses rôles préférés. Elle est restée jolie jusqu'au dernier jour. Elle nous a dit adieu en souriant. Dominique pense qu'elle ne savait pas pour combien de temps elle parlait.

Pierre est très triste. Il s'est conduit en homme de cœur. Sa famille a été bonne pour lui et il songe en attendant l'hiver, à faire un petit voyage.

LES GRANDES CAPITALES.

L'Allemagne est à coup sûr le pays qui possède le plus grand nombre de capitales. On donne ce nom à toutes les villes, petites ou grandes, qui se font une spécialité quelconque dans l'industrie ou le commerce.

Ainsi, outre Berlin, la capitale officielle de l'Empire, il y a Munich, capitale de la bière; Plauen, capitale des dentelles; Nuremberg, capitale des jouets; Forzheim, capitale de la bijouterie; Mayence, capitale des jambons; et Cologne, capitale de l'eau de toilette. On en compte comme cela une quarantaine.

Depuis quelque temps, ce nombre s'est accru. La petite ville de Marknenkirchen, dans le royaume de Saxe, ayant sollicité — et ayant obtenu — l'honneur d'être appelée la capitale du violon. Toute la population, environ 15,000 âmes, se livre à la fabrication de cet instrument à cordes et de ses dérivés: l'alto, le violoncelle et la contrebasse.

On en confectionne de trois à cinq mille par jour, et, comme ils sont essayés sur place, c'est du matin au soir, dans toutes les rues de Marknenkirchen, une cacophonie qui rend la ville absolument inhabitable pour les étrangers.

On en confectionne de trois à cinq mille par jour, et, comme ils sont essayés sur place, c'est du matin au soir, dans toutes les rues de Marknenkirchen, une cacophonie qui rend la ville absolument inhabitable pour les étrangers.

Dictons et Proverbes Espagnols.

L'air de Madrid est si subtil qu'il tue un homme et n'éteint pas une lumière.

Le meilleur des dés est celui que l'on ne joue pas.

Celui qui entend la messe et donne l'aumône avant de partir ne perd jamais sa journée.

Quand Dieu aime bien quelqu'un, il le fait vivre à Séville.

Celui qui est vaincu, aujourd'hui, sera vainqueur demain.

Si quelque jolie femme vient te demander justice, ne la regarde pas.

Qui chante ses maux, enchante.

Qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu.

Les serenos de Malaga disent qu'ils ne boivent pas de vin, et avec le vin qu'ils boivent ils pourraient faire tourner un moulin.

Donnez des pierres à un Catalan, il en tirera du pain. Pour manger et se gratter, le tout est de commencer. Quand la gêne entre par la porte, l'amour sort par la fenêtre. Les cadeaux fendent les pierres.